

# **Abandonnée**

Sébastien Delamaisonneuve

## Un village.

Entre Haut et Bas Maine, au nord-ouest de la Sarthe, St Amand les Bois, appuyé au flanc d'une puissante colline, est un charmant village dominé par la forêt des Essarts qui semble le protéger lorsqu'il fait beau ou bien le menacer lorsque, venus d'on ne sait où, de noirs nuages tentent de l'envelopper. Cette immense et belle forêt est propriété du baron de Gallo et pour mieux l'imaginer il faut se dire qu'elle était à cette époque presque deux fois plus étendue que la forêt domaniale que nous connaissons aujourd'hui. Ce nom « *Des Essarts* » indique que des opérations de défrichement destinées à gagner des terres cultivables avaient déjà eu cours, et cela depuis de nombreuses années. Riche de belles essences, elle abrite un nombreux gibier, cerfs, chevreuils, sangliers, et autres animaux qui complètent leur nourriture en se servant dans les cultures voisines. Ce manque à gagner incite les villageois à modérer leur aversion pour la chasse à courre parce qu'ils reconnaissent à cette sanglante occupation un moyen de réguler les populations de grands animaux destructeurs de récoltes.

La forêt des Essarts montre mille visages : ici, c'est une futaie de chênes centenaires, énormes et droits comme des « i », un superbe bois d'œuvre. Là, en désordre, c'est le règne des châtaigniers régulièrement coupés pour obtenir des repousses rectilignes qui deviendront barrières ou piquets de clôture. Là-bas, les charbonniers

s'affairent à la construction d'une meule, pendant qu'à côté une autre finit de se consumer et que, encore un peu plus loin, femmes et enfants, noirs de la tête aux pieds, en démolissent une troisième pour récupérer le charbon de bois. Et là encore, des bûcherons coupent, débardent et transportent du bois pour alimenter les Forges Basses. Mais il y a aussi, dans la forêt Des Essarts, de sombres endroits, parfois marécageux et souvent impénétrables, des lieux négligés parce que sans intérêt économique, des lieux mystérieux et seulement fréquentés, dit-on, par des brigands qui y trouvent des repaires très sûrs.

Une partie des bois abattus est utilisée pour chauffer le minerai de fer que l'on trouve en abondance à quelques kilomètres de là. Il s'agit d'un grès très ferrugineux, localement connu sous le nom de « *grès roussard* » ou « roussard » tout court. Plus récent que les autres roches du voisinage, il est daté du mésozoïque, plus précisément du Cénomanien, ce qu'ignorent les travailleurs de ces années 1910, beaucoup plus intéressés par la recherche des pierres les plus foncées et les plus dures, c'est-à-dire les plus riches en fer, pour les convoier aux Forges Basses où l'on en extrait le métal. C'est une activité très ancienne puisque, dès l'antiquité, les hommes avaient construit en ces lieux des fours dont quelques vestiges occupent les archéologues.

Quant au village de St Amand, il s'est développé en raison de sa localisation à la croisée des chemins entre les carrières de Rouillon, la forêt des Essarts et les feux des Forges Basses, lieudit bien nommé, au fond de la vallée à proximité immédiate du Barreau, ce gros ruisseau sauvage et bruyant qui dévale joyeusement la forêt pour se calmer soudainement dans le bief du moulin. Les

lourds charriots chargés de pierres si rouges que certaines en sont presque noires, font étape à St Amand. Et, puisque le village est un lieu de grand passage, on y trouve de nombreux bistrots, souvent très modestes, où les carriers, après avoir chargé le précieux minerai puis avoir fait la route depuis Rouillon, invectivant de temps en temps leurs trop paisibles percherons pour qu'ils pressent un peu l'allure, trouvent là quelques instants de repos autour d'une fillette de vin rouge. Les charriots, vides ou pleins (car on s'arrête à l'aller comme au retour) font partie du paysage du bourg, tout comme le claquement sec du fer d'un cheval qui se dégourdit la jambe en attendant son patron, rappelant ainsi au buveur qu'il ne faut pas s'attarder.

Les habitants sont donc bûcherons, charbonniers, carriers, forgerons, toutes professions tellement dures et si peu rémunérées. Il y a également là, bien sûr, tous ces autres métiers, tous aussi nécessaires que l'épicier, le charron, le couvreur, le sabotier et un tisserand. Il y a aussi tous ceux que j'oublie. St Amand est une ruche qui bourdonne très fort, à l'opposé du paisible village de campagne, tel qu'on se le figure aujourd'hui. St Amand est percé de part en part par une intense circulation qui cesse seulement le soir, plus ou moins tard selon la saison. Les enfants, lorsqu'ils ne sont pas à l'école, créent un autre mouvement, joyeux, turbulent et apaisant à la fois. Les femmes vaquent à leurs occupations, souvent aussi rudes que celles des hommes. Elles ne vont pas au café, mais les jours de « *buée* » (la lessive) on les voit au lavoir où, tout en battant et en rinçant le linge, elles papotent, rient et commentent la vie du village en se régaland des heurs et malheurs des uns et des autres :

ragots ou vérités, peu importe, le plaisir de rire et d'être ensemble prime sur le reste.

Parlons aussi des cultivateurs, paysans qui mettent en valeur les terres avoisinantes. Rares sont ceux qui sont propriétaires et donc considérés comme riches, les plus aisés ayant même une maison dans le bourg. On dit que l'un deux est propriétaire de ses terres grâce à son père qui, au retour d'une campagne napoléonienne avait été récompensé, par l'Empereur lui-même, de la légion d'Honneur et de la pension y afférant. Cette pension lui avait permis, petit à petit, de réunir un petit domaine de quelques hectares ainsi que des bâtiments. Celui-là, bien que pas très riche, vit relativement confortablement du produit de son travail. Moins fortunés, les métayers occupent les fermes du château et profitent chichement de ce qu'il leur reste après avoir payé leur écot. On les voit également au bourg où ils se rendent pour faire réparer outils et charrettes, faire ferrer les chevaux ou acheter ce que la terre ne fournit pas comme le sel, le poivre, quelques vêtements de travail et même du chocolat, rare friandise. Certains améliorent l'ordinaire en pratiquant une activité annexe, ils fabriquent des sabots ou s'improvisent coiffeur. Quant aux autres ils sont, condition encore plus ingrate, journaliers agricoles et se louent à la demande contre une reconnaissance misérable, essentiellement servie en nature : nourriture et hébergement, le plus souvent dans l'étable avec les animaux.

L'église romane, assemblage de moellons disparates de grès plus ou moins colorés que les spécialistes nomment « *grès de Blandouët* », « *grès de Sainte Suzanne* » ou encore « *grès armoricain* » selon leur place dans

l'empilement de ces roches sédimentaires dans les carrières et selon le lieu où ils ont été nommés, référencés, pour la première fois. Mais ce sont encore des considérations dont les Saint Amandois, sauf peut-être monsieur l'instituteur, ne se préoccupent guère. L'église se montre austère. L'œil du passant est quand même attiré par le porche en succession d'ensembles gigognes, chacun étant constitué de deux piliers surmontés d'un demi-cercle, le tout donnant un effet de profondeur qui lorsque les portes sont grandes ouvertes est une invite à entrer, malgré la série de grotesques terrifiants qui ornent la seconde arche. Le plafond est en bois de châtaignier arrangé en coque de bateau inversée. Nef et transept sont très froids. En arrière de l'autel, au fond de l'abside siège un énorme retable, trop richement décoré, tout à fait kitsch. Il s'agit d'une introduction très postérieure à la construction de l'édifice. On peut y voir, entre autres représentations liturgiques, Saint Amand, son serpent et les six doigts de son pied gauche ! Ces six doigts de pied sont l'œuvre d'Hyppolyte, dit « Popo », peintre local facétieux, appelé pour redonner un peu de vivacité aux couleurs fatiguées du tableau. Le curé Ragu n'avait pas goûté la blague. Il en avait même appelé au maire, le baron Albert qui avait beaucoup ri, avait dit être amusé par l'irrévérencieux coup de pinceau d'Hyppolyte, et avait déclaré qu'il n'était pas question de tout refaire, au grand dam du curé qui a fini par s'en remettre. Saint Amand est le patron des brasseurs et des marchands de vin. Le village n'a pourtant rien de viticole et l'on s'interroge encore sur les raisons pour lesquelles il porte le nom de ce saint. Au fond, à droite, une porte discrète donne accès à la sacristie dont les armoires abritent le matériel de messe ainsi que des vêtements liturgiques. Quant au

curé, il habite le presbytère, une des plus belles maisons du bourg. Ragu est un homme sympathique, bien que raide quant à la pratique religieuse de ses ouailles. Il a une emprise certaine sur les habitants, surtout sur les femmes, une différence d'autorité bien visible le dimanche quand celles-ci assistent à la messe pendant que les hommes les attendent au bistrot. Ne quittons pas l'église sans évoquer Rémi, le sacristain, pauvre bougre dévoué corps et âme à Ragu qui ne le récompense guère. Et puis il y a Sandrine, la bonne du curé, qui lui fait la soupe, la lessive et le ménage. Quelques méchantes langues prétendent que ses services sont plus étendus...

En face du presbytère et donnant sur la place, il y a l'école, l'école de la République. Il n'y a pas à Saint Amand d'école privée catholique et le curé se désole de ce que les jeunes fréquentent « l'école du Diable ». En effet, presque tous les enfants vont à l'école du village, sauf les quelques-uns qui doivent faire cinq kilomètres à pied pour se rendre à l'école catholique du canton, raison pour laquelle ils sont peu nombreux.

L'instituteur de Saint Amand est un de ces hussards de la République qui ont fait de notre nation un pays lecteur. Il s'appelle René Desprez et sa charmante épouse est joliment nommée Violette. Elle est institutrice, elle aussi. Le couple se partage le travail entre les deux classes, Madame Desprez s'occupe des petits et René s'occupe des grands qu'il prépare au certificat d'études, examen qui était à cette époque et pour une grande majorité d'élèves la toute fin des études. Les locaux avaient été prévus, comme il était gravé au fronton de chacune des deux classes, pour être « *Ecole de filles* » et « *Ecole de garçons* », ce que René et Violette avaient réussi à

modifier, suite à une longue bataille avec Ragu, arguant que séparer les élèves par âge était plus pertinent pour de bons résultats que de les séparer par sexe. Le conseil municipal avait proposé cette modification à l'Inspecteur d'Académie qui avait donné son accord. Chaque classe comptait environ cinquante gamins délurés, polis mais très respectueux de leurs maîtres. Le local était du type « *mairie-maison d'école* », c'est-à-dire un bâtiment central à étage comprenant la mairie et le logement de l'instituteur, flanqué de deux ailes de plain-pied abritant chacune une classe. Le village s'était inspiré au siècle précédent des recommandations gouvernementales et, surtout, n'avait pas rechigné sur les moyens si bien que cette construction était très fonctionnelle ainsi que très confortable pour l'époque.

René Desprez, qui tient également le secrétariat de la mairie, connaît tout ou presque de la vie des habitants.

Etonnement pour la région, la grande place de saint Amand est rectangulaire, cernée de deux rangées de tilleuls dont les feuilles exsudent une gomme qui rend collantes les tables et les chaises du Grand Café et Germaine, la serveuse, doit les essuyer plusieurs fois par jour en ronchonnant contre ces maudits arbres, qu'elle vénère pourtant quant au parfum qu'ils répandent sur le village lors de la floraison. Cette place centrale, qui n'est donc pas du tout caractéristique de la région, ne déparerait pas dans un village du sud, il suffirait de remplacer les tilleuls par des platanes. On doit cette architecture au père du baron qui, au moment de la construction de la maison d'école, avait fait raser quelques bâtisses menaçant ruine pour tracer un nouveau plan. Le résultat est agréable à l'œil.



Inutile d'évoquer les relations entre Déprez et le curé Ragu, parfait cliché de ce qui se passait dans bien des communes, à savoir une forte opposition intellectuelle cachant un respect mutuel, si bien que les rencontres entre ces deux hommes qui commencent presque toujours en chamaillerie se terminent au Grand Café, autour d'une anisette ou d'une fillette de rouge, selon l'heure. Ils y sont souvent rejoints par un troisième personnage : Monsieur le maire qui n'est autre que le baron Albert de Gallo.

On peut dire que Saint Amand est administré par ces trois hommes dont les missions différentes se complètent. La bonne entente entre Ragu et Desprez se remarque les jours d'enterrement, jours où l'instituteur laisse partir à l'église les deux enfants de cœur. De même, lors d'une communion, un baptême ou encore un mariage, de succulentes brioches arrivent à l'école et, si jamais les noceurs avaient oublié ce devoir local, Ragu les aurait certainement rappelés à l'ordre.

Mais cette bonhomie des relations cache une autre réalité. Le baron est propriétaire de la forêt, de la plupart des terres cultivables et de leurs bâtiments de ferme, des Forges Basses et même de la carrière de Rouillon, si bien que l'on se trouve ici sous une administration quasi féodale. A l'exception des instituteurs, pratiquement tout ce petit monde, curé compris, dépend plus ou moins du baron et l'on se demande si la révolution est bien passée par Saint Amand. Peut-être que le système de cohabitation et d'entraide fait-il que l'on se contente de cette vie dure mais apaisée, n'imaginant pas un autre monde. Peut-être aussi que, le jeu des révolutions et

restaurations successives n'a pas réussi à entamer l'atavique respect dû aux nobles, aux possédants, qu'il ne convient pas de contrarier puisqu'ils tiennent l'outil de travail, voire le logement, dont on pourrait être privé. L'assurance de subsister, même chichement, prime parfois sur la fierté de ne plus vouloir être exploité. Et la science sociale du baron tient justement dans l'équilibre qu'il réussit à instaurer entre l'emprise qu'il exerce sur les villageois et les bienfaits que ces derniers lui reconnaissent leur accorder : il ne faut pas que les féaux rêvent de meilleures conditions de vie, il est au contraire nécessaire qu'ils soient satisfaits de leur condition. Pour ce faire, le baron tient en Ragu un allié fidèle, qui explique inlassablement à ses ouailles que le baron et la baronne sont tellement bons pour eux ! Si bien que dans cette petite « féodalité bienheureuse », le bonheur est en réalité feint et les habitants sont invités à considérer que cette vie dure, mais qui apporte quand même l'essentiel, est un bienfait du ciel que le curé leur décrit comme étant le bonheur quand, de son côté, Desprez essaie de les persuader du contraire.

Nous sommes donc partagés devant la réalité de Saint Amand, que l'on peut considérer comme une communauté heureuse ou, au contraire, comme une communauté vivant sous la voûte protectrice d'un possédant qui incite finalement tout le monde à se tenir « à carreau » ? D'ailleurs, quand Marcel Proust décrit les mondes grand-bourgeois et aristocratique de l'époque, il nous montre à l'évidence que pour beaucoup de ces gens riches les ouvriers, paysans, cuisinières, serviteurs, étaient considérés comme inférieurs, une sorte de groupe humain ne méritant pas la moindre considération. Mépris

que l'on retrouve dans l'agencement des immeubles haussmanniens : les domestiques devaient employer l'escalier de service afin que maîtres et invités ne croisent pas ces « *gens de peu* ». C'était un autre temps, c'étaient des valeurs qui nous étonnent et que nous réprouvons, mais qui étaient alors en vigueur. Alors, pourquoi ne pas penser que Ragu et le baron Albert leur ont tellement rappelé leur infériorité qu'ils en sont maintenant persuadés, ce qui expliquerait qu'ils ne pensent pas à essayer de changer les choses. A voir...

On admettra donc que tous ces Saint-Amandois vivent en bonne entente en raison de leur caractère avenant, mais aussi et surtout parce que les uns ont besoin des autres. L'entraide n'est pas un vain mot et traverse allègrement les corporations : il n'est pas rare, par exemple, de trouver le charron dans un champ, aidant des paysans à quelque récolte, ou de voir un agriculteur donner un coup de main à la forge. Il n'est pas rare non plus de trouver, tous munis d'un grand crochet, quelques hommes très concentrés déplaçant depuis le feu de bois qui l'a porté au rouge, le lourd cercle de fer qui viendra épouser la roue de bois toute neuve qui lui est promise. Pour le charron, maître de cérémonie aussi incontesté qu'inquiet, le moment est crucial car le cercle de fer va, en se refroidissant, enserrer le bois avec une force phénoménale, procurant ainsi à la roue sa fonctionnalité et une résistance à toute épreuve. On retrouvera ensuite les comparses au bistrot, fêtant comme il se doit la réussite de l'opération, seulement récompensés par ce coup à boire qui les satisfait pleinement : « *Un coup de main, ce n'est qu'un coup de main !* »

Quant à la forêt qui bruissait de l'activité des charbonniers, des bûcherons et des forgerons, elle ne promettait son gibier qu'au baron et le braconnage était sévèrement puni. D'ailleurs, à ce sujet, il faut que je vous parle du « Sanglier des Ardennes » qui habitait d'introuvables repaires dans les parties les plus reculées des bois. Le Sanglier des Ardennes, ainsi surnommé par les gens du village n'était pas un animal mais un colosse bourru et voûté qui hantait la forêt. Personne ne savait où était sa tanière, il vivait en totale autarcie sauf lors des grands froids qui l'amenaient à demander qu'on lui ouvre une étable ou une écurie pour dormir. Quand il venait au village, c'était sur un vieux vélo maculé de boue sur le porte bagage duquel il y avait « *tout son mobilier* », disait-on. Le personnage, repoussant d'aspect, faisait peur aux enfants alors qu'il n'avait pas une once de méchanceté. Il lui arrivait de passer à la mairie pour pointer en tant qu'indigent. Il n'avait de relations avec personne, excepté avec Desprez qui avait monté un dossier lui permettant de toucher une petite allocation. Il portait un nom, Gaspard Laurière, un nom ignoré de tous. Fin braconnier, ses exploits ne furent jamais sanctionnés parce que l'homme était utile aux chasseurs à courre : c'est lui qui déterminait le lieu de départ des équipages en fonction de sa connaissance des endroits fréquentés par le cerf. Il se rendait ainsi indispensable et les autorités le laissaient tranquille, c'était « donnant-donnant ». Je reviendrai sur Gaspard Laurière.

Le baron Albert était amateur de chasse à courre, au grand dam des habitants du village qui voient cette pratique d'un mauvais œil puisque les chasseurs et leurs chevaux ne se privent pas de traverser les petites

propriétés, saccageant ainsi cours et jardins. Pourtant, comme nous l'avons déjà évoqué, ils reconnaissaient à cette activité le mérite de réguler les populations de grands animaux destructeurs de récoltes. Grands seigneurs, les chasseurs distribuaient ensuite des pièces de vènerie. C'était un piètre dédommagement mais c'était la coutume ! Bref, le baron conviait de temps à autre des amis pour ce divertissement. Mais rares étaient ceux qui connaissaient le rôle essentiel de Gaspard.

Albert De Gallo est né en 1865. Noblesse d'Empire, titre de Chevalier obtenu par un ancêtre pour fait d'armes lors d'une campagne napoléonienne. Titre de baron usurpé pour paraître, ce qui ne lui fut d'ailleurs jamais reproché. Plus bourgeois aisé que nobliau, il était à la tête d'une fortune tirée des activités industrielles de son père dans le domaine du textile. Originaire de Bretagne mais installée dans le Nord, la famille venait en villégiature dans cette région du Maine pour profiter de la douceur relative du climat. Le logis, La Raspelière, est un château de briques et de tuffeau, certainement construit jadis par un hobereau revenant d'exil en Angleterre et se repliant sur ses terres. La Révolution avait en effet chassé quantité de nobles entre 1789 et 1800. Puis ce fut en 1804 le premier empire qui s'est effondré en 1814. Louis XVIII, revenu d'Albion, monte alors sur le trône. Mais cette première restauration ne dure que quelques mois : ce sont les 100 jours de Napoléon. Louis XVIII s'exile de nouveau puis revient en 1815, c'est la seconde Restauration. Avec lui une partie des immigrés sont de retour mais, ruinés, ils n'ont d'autre solution que de mettre leurs terres en valeur. Ils s'installent dans leurs châteaux de province et, ramenant de nouvelles méthodes de

culture, construisent les fermes modèle dont certains des bâtiments sont encore debout de nos jours. Mais tous ne réussirent pas dans cette entreprise.

C'est donc à la Raspelière, rachetée à un hobereau ruiné, que vit le baron Albert de Gallo. C'est un logis agréable flanqué de grandes dépendances. A quelques centaines de mètres se tient la ferme modèle. Le train de vie est conséquent, la baronne Céleste reçoit beaucoup, donne des dîners mondains, organise des parties de bridge de salon ainsi que d'élégantes garden-parties à la belle saison. Les écuries abritent de beaux chevaux, quelques attelages dont un élégant cabriolet que Céleste utilise encore pour se rendre au village. Une Ford T a récemment rejoint les écuries et c'est une révolution pour Charles le cocher à qui le baron essaie d'en apprendre le maniement. C'est la seule voiture de la commune, que le baron conduit lui-même. Sa fortune est importante. Il administre avec talent les activités industrielles créées par son père à Roubaix et Tourcoing, même s'il ne se rend que rarement sur les lieux. Albert préfère en effet la vie campagnarde et il aime s'occuper des activités locales, sur ses terres, dans sa forêt, dans ses carrières et dans ses forges. Comme nous en avons déjà parlé, il tire quelques avantages de son titre, dont le respect d'une population qui craint encore noblesse et clergé. Très investi dans la vie locale, il occupe d'élection en election le fauteuil de maire.

Ainsi allait Saint Amand, dans une relative prospérité. Prospérité toute relative car bien mal partagée entre des travailleurs pauvres, des commerçants plus aisés, un curé et des instituteurs qui n'étaient pas dans le besoin, et la

famille du baron qui accaparait à elle seule une grande partie des richesses produites.

## **Gaspard Laurière.**

Gaspard Laurière, dit Le Sanglier des Ardennes, est un homme étrange. Comme nous l'avons déjà dit, il fait peur aux enfants parce qu'il est un colosse, parce qu'il est habillé de haillons, parce qu'il ne s'est jamais rasé, parce qu'il est sale et enfin parce que son expression se réduit à des onomatopées, des sortes de grognements. En réalité, il est capable de se faire comprendre, malgré un langage assez peu académique. Seulement voilà, Gaspard est un solitaire qui a horreur de communiquer et, lorsqu'il croise quelqu'un, enfant ou adulte, ses grognements manifestent son aversion pour le contact et remplissent parfaitement leur rôle consistant à éloigner les autres. Vivre en solitaire dans les bois en écartant ses semblables est le choix de Gaspard et il l'assume entièrement sauf qu'en vieillissant, il se rend bien compte que sa résistance aux conditions imposées par la nature va en diminuant. En effet, le froid et l'humidité qu'il bravait jusqu'ici grâce à sa solide constitution et à sa parfaite connaissance de la forêt commencent à lui poser de sérieux problèmes de santé et il réalise qu'il aura peut-être besoin d'un médecin dans les mois ou les années à venir. Deux solutions s'offrent à lui : soit il laisse faire et il mourra prématurément comme une bête au fond de quelque bois ou de quelque marécage, soit il consent à faire appel à la société pour se soigner. Contrairement à